



HAL
open science

Ambivalence et "ne" discordantiel

Josette Larue-Tondeur

► **To cite this version:**

Josette Larue-Tondeur. Ambivalence et "ne" discordantiel. Ambivalence et "ne" discordantiel, Aug 2009, Cerisy-la-Salle (50), France. pp.261-268. halshs-00530399

HAL Id: halshs-00530399

<https://shs.hal.science/halshs-00530399>

Submitted on 28 Oct 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Josette Larue-Tondeur, ParisX-Nanterre
Ambivalence et *ne* discordantiel

L'expression « grammaire de l'inconscient » de Damourette et Pichon (1930 & 1943) présuppose que la structure de la langue reflète celle de l'Inconscient. En quoi le *ne* dit « explétif », considéré comme « discordantiel » par nos auteurs, reflète-t-il l'ambivalence qui caractérise notre psychisme ?

Nous aborderons ce reflet *via* un corpus puis dans l'apprentissage du langage, enfin par la discordance schizophrénique.

1) l'ambivalence du *ne* discordantiel en fonction d'un corpus

Damourette et Pichon montrent d'abord que l'énoncé *Je crains qu'un songe ne m'abuse* (Racine, *Phèdre* II 2,) n'est pas négatif. Une paraphrase à l'infinitif donne *Je crains d'être abusée par un songe* et non **Je crains de n'être abusée par un songe*. Ils proposent de lire ce *ne* comme la marque d'une discordance entre ce que le locuteur juge désirable (ne pas être abusé par un songe) et ce qu'il considère comme plausible sinon probable (être abusé par un songe).

Dans l'emploi de ce *ne*, il y a selon eux « une manière de protestation discordantielle du locuteur ». Ils s'appuient sur une citation de *La Recherche* de Proust pour étudier le *ne* discordantiel dans une comparative d'égalité : « un ouvrier est aussi bien un monsieur que *ne* l'est un homme du monde ». Ils commentent ainsi ces paroles d'un liftier : « le *ne* marque la protestation contre l'usage des gens du monde qui n'appellent pas un chauffeur un monsieur. » (1943, p. 131). Vazquez montre (2006 p.57) que le *ne* contestataire dénie la qualité de monsieur à l'homme du monde tout en proférant son égalité avec un ouvrier. Dans la discordance polyphonique, il y a l'esquisse d'un discours égalitaire (l'ouvrier est aussi monsieur que l'homme du monde) et le surenchérissement inconscient qui inverse la hiérarchie (l'ouvrier est même le seul monsieur car l'homme du monde n'est pas un monsieur).

Lacan reprend ce concept de polyphonie dans la négation (1966) : il attribue le *ne* discordantiel au sujet de l'énonciation qui articule conscient et Inconscient, par opposition au sujet de l'énoncé. Ce qu'il ne dit jamais explicitement, mais qui n'irait pas à l'encontre de ses théories, c'est que dans *je crains qu'il ne vienne* pourrait affleurer le désir inverse de celui qui est énoncé : *je crains qu'il ne vienne pas*. Examinons le contexte de la citation de *Phèdre* (II, 2) : « je crains qu'un songe ne m'abuse ». Elle apparaît dans une réplique d'Aricie à Hippolyte. Celui-ci lui offre de se retirer et de lui laisser le sceptre, ce qui ne peut s'expliquer que par l'amour, dont la déclaration va suivre. Le désir profond d'Aricie est à la fois que son amant l'aime et qu'il ne parte pas. Elle craint qu'un songe ne l'abuse pas et qu'Hippolyte parte et en même temps qu'un songe l'abuse et qu'Hippolyte ne l'aime pas. C'est donc un désir ambivalent qui affleure dans ce *ne* discordantiel.

Le même personnage dit à Thésée, qui a prié Neptune (IV, 2) de le venger de son fils Hippolyte, faussement accusé du désir incestueux dont Phèdre est coupable :

« Craignez, Seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux. » (V, 3)

Le sujet implicite du verbe *craindre* désigne Thésée dont le désir est ambivalent : à peine a-t-il prononcé sa malédiction qu'il en exprime le remords dans la scène suivante. Aricie semble donc marquer la discordance entre ce qu'elle désire (qu'Hippolyte vive) et la plausibilité qu'elle redoute (qu'il meure). Mais en même temps elle formule le sentiment ambivalent de Thésée.

L'ambivalence du *ne* discordantiel est liée au locuteur ou au sujet du verbe introducteur et elle disparaît quand le sujet du verbe introducteur est impersonnel. L'analyse du *ne* discordantiel met en évidence une discordance qui va parfois jusqu'à la coprésence des opposés. La négation est d'ailleurs une affirmation évacuée, selon Ducrot, qui a distingué locuteur et énonciateur (1984, p. 152-153). Il a montré dans les énoncés négatifs la présence simultanée de deux énonciateurs qui émettent une assertion et le refus de cette assertion. L'ambivalence apparaît caractéristique de la négation puisque l'assertion et son rejet sont coprésents. Culioli (1990, t.1) va aussi en ce sens : la négation implique la construction préalable du domaine notionnel par opération de choix entre identification et altérité (p. 97-100). Avant de valider une zone d'identification (I) ou de rejeter un élément dans le domaine extérieur (E), on construit un chemin en position décrochée (IE). Il y a donc passage obligatoire par une ambivalence.

Franckel (1990, p.150-152) met en évidence les particularités de ce qui est construit comme possible ou comme visée : dans « Je crains que Luc ne vienne », la venue de Luc est construite comme une possibilité (qualifiée *a posteriori* de détrimentale) tandis que dans « je crains que Luc ne vienne pas », la venue de Luc est une visée. Le *pas* associé au *ne* est indissociable d'une visée. On ne pourrait pas dire **Je souhaite qu'il ne vienne* ni **Je veux qu'il ne vienne* parce que *souhaiter* et *vouloir* sont les prototypes des verbes de visée. La crainte ne s'exprime que par rapport à un sujet, elle est liée à sa subjectivité. Cette analyse confirme que le « ne » discordantiel, incompatible avec les verbes de visée, l'est avec la conscience claire. La distinction de Franckel entre possibilité et visée semble fonctionner aussi en ce qui concerne l'emploi des locutions conjonctives, si l'on excepte les comparatives. Les subordinées de but introduites par *pour que* ou *afin que* annoncent un résultat qui est visé, ce qui empêche l'apparition du *ne* discordantiel. L'emploi de *avant que* et *après que*, qui implique respectivement l'emploi du subjonctif et de l'indicatif, laisse supposer que l'association abusive du subjonctif à la potentialité et de l'indicatif au réel joue un rôle sur l'emploi du *ne*. La première locution admet son emploi : *Je veux finir ce travail avant qu'il n'arrive*. Le désir sous-jacent est que je souhaite qu'il n'arrive pas avant que j'aie fini. En revanche, la locution *après*

que n'admet pas l'emploi du *ne* discordantiel, bien que l'action ne soit pas plus garantie que derrière *avant que*. Mais le mode indicatif connote le réel. Et si l'on considère l'action comme une certitude, il n'y a pas de possibilité ouverte, donc pas de brèche pour le désir.

La locution *de peur que* marque une potentialité, d'où l'emploi fréquent du *ne* : *je me sauve de peur qu'il ne vienne* manifeste une crainte (qu'il vienne) et un désir (qu'il ne vienne pas). Dans le cas d'un but avec verbe de visée, ce n'est pas le cas : *Je veux qu'il ne vienne pas*. Et cette volonté peut se traduire par le refus de recevoir. Le désir conscient aboutit parce que la volonté lui sert d'adjuvant. Avec le *ne* discordantiel, le désir n'est pas clairement admis à la conscience ou n'est pas suivi de l'action adéquate, si bien qu'il y a aussi une forme de discordance : *je me sauve ou je me cache de peur qu'il ne vienne* au lieu de lui interdire d'entrer. Ou bien je le laisse entrer et je vais à l'encontre de mon désir. Qu'il s'agisse d'un désir inconscient ou du renoncement à l'action efficace adéquate, on ne s'autorise pas à accomplir son désir. Il n'est pas question de désir inconscient ni de comportement inadéquat dans une phrase comme *Je vais rentrer le linge de peur qu'il ne pleuve*, mais il y a la même idée d'impuissance à réaliser son désir : *je voudrais qu'il ne pleuve pas*, mais je ne peux pas influencer la météorologie. Le *il* impersonnel empêche souvent tout affrontement et tout moyen d'action. Toutefois ce n'est pas le cas dans la comparative *Votre intonation est plus agressive qu'il ne conviendrait*, dont le sens est nettement négatif : *il ne convient pas d'être agressif*. Le *ne* discordantiel est alors employé comme une arme rhétorique, dans un registre polémique, pour dénoncer la discordance émanant de l'interlocuteur : il se situe en dehors des convenances par son agressivité.

2) la négation ambivalente dans l'apprentissage du langage

Nous allons voir l'ambivalence et la coprésence de sens opposés dans la négation chez l'enfant avant de revenir au *ne* discordantiel.

L'opposition identification *vs* altérité de Culioli correspond bien à celle de la fusion *vs* séparation de Hermann. Hermann, psychanalyste hongrois disciple de Freud, montre (1943) l'importance de « l'instinct d'agrippement », qui consiste chez les petits singes à s'accrocher au pelage de la mère. Cet instinct, moins évident chez le petit humain faute de pelage maternel, est observable dans les réactions du bébé qui attrape le doigt qu'on lui tend et s'y cramponne. Il a aussi tendance à attraper les cheveux. Cet agrippement, qui va de pair avec l'instinct vital, tend à éviter l'angoisse de la séparation.

L'enfant qui ne peut assouvir cet instinct d'accrochage à la mère ou à son substitut, quand il ne meurt pas d'hospitalisme, connaît une angoisse de séparation d'autant plus forte à l'âge adulte. Il manifeste alors une propension à s'agripper à ses proches ou présente la réaction inverse de se cacher et migrer, comme les voyageurs perpétuels. Ni l'agrippement abusif ni l'éloignement

systematique ne facilitent les rapports avec l'entourage. La relation duelle entre la mère et l'enfant influence fortement le comportement ultérieur.

Le bébé singe s'agrippe à sa mère et s'éloigne d'elle progressivement pour faire ses expériences, d'autant plus audacieux qu'il a l'assurance de pouvoir se raccrocher à elle en cas de danger. Le petit d'homme aussi acquiert plus facilement son autonomie s'il peut se réfugier auprès de sa mère quand un danger survient. Mais il n'a pas toujours cette possibilité. Pour remédier à l'absence et à l'angoisse de séparation, le petit humain s'approprie la médiation du langage, comme le montre Freud à propos du jeu de Fort-Da (1920). Au moment où l'enfant parle avec sa mère, il accepte que la fusion avec elle ne soit plus totale – elle serait d'ailleurs létale ou du moins empêcherait tout développement ultérieur – et en même temps il maintient le contact avec elle par le langage. La négation est le fondement du moi qui se différencie du non-moi.

Le médecin hongrois René Spitz fut incité à entreprendre son ouvrage remarquable *Le Non et le Oui* par une remarque de Freud dans « Des sens opposés dans les mots primitifs » : « Nous comprendrions mieux et traduirions plus aisément le langage du rêve si nous étions plus instruits de l'évolution du langage. » (1910 ; 1933 p. 67). Par ailleurs il se fonde sur la remarque de Freud à propos du cri : le cri ne saurait suffire à la décharge de tension, il faut qu'il aboutisse à une réaction du monde extérieur pour obtenir satisfaction si bien que la « voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire (...) : la compréhension mutuelle » (1895). Spitz en conclut que le cri du nouveau-né, d'un point de vue subjectif, n'a qu'une fonction de décharge, mais que la mère l'interprète comme un appel au secours. C'est le précurseur de la communication verbale ultérieure qui nécessite que l'enfant puisse se rendre compte de la conséquence de ses cris (1957 ; 1962 p.3).

S'appuyant sur Freud qui considère la pensée comme une « fonction de détour » nécessitant la suspension de l'action pour aboutir à une réalisation plus efficace du but de l'instinct, Spitz envisage la communication elle-même comme une fonction de détour (*op. cit.* p. 20-21). Il observe que les mouvements céphalogyres de fouissement pour chercher le sein sont similaires au signal sémantique du « non » qui s'effectue en secouant la tête (p. 27). Or le mouvement de fouissement est « appétitif », il tend vers le sein pour l'accueillir, alors que le signal sémantique négatif, par le même geste, a un sens opposé. Il y aurait donc énantiosémie (coprésence de sens contraires) dès le premier geste autonome. Entre ces deux stades, l'enfant imite ses parents. De neuf à douze mois, il subit beaucoup d'interdictions, qui sont ressenties comme des frustrations (p. 34). Spitz approuve l'idée d'Anna Freud selon laquelle l'enfant s'identifie à l'agresseur (1936), ce qui est à l'origine de la formation du surmoi, c'est-à-dire un ensemble d'impératifs et d'interdits parentaux intériorisés. Le besoin de s'identifier est si fort que l'enfant s'identifie sans distinction à n'importe quel comportement de l'objet d'amour, même si c'est pour son déplaisir. Tout se passe comme si l'identification passait par une phase de non-

différenciation (Spitz, p. 36). L'identification se fait d'abord pour le plaisir puis à des fins de relations objectales et de domination, de défense et d'attaque (p. 38).

Spitz analyse l'apparition du signe négatif comme une marque d'acquisition de la faculté d'accomplir l'opération mentale de la négation, à l'origine de l'abstraction et de la pensée. L'opération de négation marque le passage de la passivité à l'activité, l'affirmation de soi en opposition à l'autre, donc une voie d'autonomie. Elle est liée à la séparation d'avec la mère, nécessaire à la pensée propre. Encore faut-il que l'identification initiale ait pu avoir lieu : faute de ce fondement, la négation devient négativisme, la séparation systématique risque de conduire à l'errance hors de toute société. Tout l'avenir de l'enfant se joue là, entre fusion et séparation, capacité de dire et de nier, avec dans le meilleur des cas une capacité à trouver un juste milieu entre l'adhérence au désir de l'autre et le négativisme systématique dans le besoin éperdu d'affirmer son propre désir : l'individu reproduira par rapport à la famille et la société la fluctuation ambivalente entre fusion et séparation.

L'ambivalence accompagne le signe de tête négatif car pendant longtemps l'enfant dit « non » tout en faisant ce qu'on lui demande. Le passage du signe de tête à son utilisation sémantique évoque ce qui se passe pour le langage, imité d'abord et compris ensuite, comme l'a montré Henry dans ses *Antinomies linguistiques*. Les frustrations répétées provoquent donc un mécanisme de défense qui mène à l'abstraction. Provisoirement, elles transforment l'objet d'amour en objet de haine, à agresser en refusant sa volonté. Or le *non* de l'enfant, avant de l'aider au jugement personnel, se fonde sur une approche affective bien plus que sur le désir à satisfaire (Spitz, p. 45). En d'autres termes, le *oui* et le *non* traduisent l'ambivalence entre l'amour et la haine. C'est ce que laissait entendre Freud par ces propos : « L'affirmation – comme substitut de l'unification – appartient à l'Eros, la négation – successeur de l'expulsion – à la pulsion de destruction » (1925, cité par Michel Arrivé, 2008 p. 175)

La métamorphose de sens d'un même geste, du foussement à la négation, rappelle la polymorphie de *mêtis* de manière inversée : la même forme revêt deux sens opposés. Et cette ambivalence originelle reste souvent à l'œuvre dans le *ne* discordantiel.

3) la discordance schizophrénique

Le terme de « discordance », d'abord utilisé par Chaslin, concerne une caractéristique de la schizophrénie. La perte de contact avec la réalité se traduit par un écart frappant entre le développement intellectuel et l'absence de sens pratique (Minkowski, 1927). La « discordance » et le clivage du moi caractérisent cette maladie, mais concernent chaque humain, selon Freud et Ferenczi (1932 ; 1985 p. 296). Or cette scission du moi, due à un mécanisme de défense, se reflète dans celle de la formule négative, parfois réduite au « ne ». Il est remarquable que la disjonction de la locution négative en deux mots,

ne...pas, dont le premier tend à acquérir une certaine autonomie dans certains emplois, mime la séparation, comme pour mieux exprimer la révolte originelle.

Lacan appuie son commentaire du *ne* « discordantiel » sur la dénégation, la *Verneinung* de Freud, qui consiste à exprimer tout en le niant un élément qui était refoulé, qui est en train de parvenir à la conscience mais n'est pas encore admis. Ce n'est pas réservé à l'analyse. Il arrive fréquemment que le locuteur, consciemment ou non, nie la vérité en amenant le soupçon sur ce qu'il veut masquer, qu'il introduit par « ne croyez surtout pas que ... » ou « non que ... ».

La dénégation est le « mode privilégié de la connotation au niveau du discours de ce qui, dans l'Inconscient, est refoulé. » écrit Lacan. C'est une façon paradoxale de prononcer un aveu « présentifié et renié » de ce qui se passe dans l'Inconscient. (1986, p. 79). Il prolonge ce commentaire par celui du « ne » discordantiel qui a « sa place flottante » entre deux niveaux, celui de l'énoncé et de l'énonciation. « En énonçant *je crains...quelque chose*, je le fais surgir dans son existence, et du même coup dans son existence de vœu, – *qu'il vienne*. C'est là que s'introduit ce petit *ne*, qui montre la discordance de l'énonciation à l'énoncé. ». Lacan conclut de cet exemple que la *Verneinung* est « la pointe la plus affirmée de (...) l'entredit » (p. 79). Il propose de la considérer comme la forme inversée du refoulement (p. 80).

Or le refoulement ne se fait pas chez le schizophrène (il y a forclusion dans la psychose : Lacan, 1981, p. 360-362), si bien qu'il ne connaît pas l'interdit mais pratique beaucoup l'« entredit ». En fait il n'éprouve pas l'interdit d'inceste ou de meurtre, mais celui de dire la vérité, de sorte qu'il pratique beaucoup le non dit et pourrait bien s'affirmer plus que tout autre par l'énonciation : il fait en sorte de placer sa rébellion personnelle dans ses discours, malgré l'absence de « je », la fréquence des tournures impersonnelles, la voix monocorde et le visage inexpressif. Le schizophrène ne veut pas donner prise à l'agression et semble s'effacer, mais il fait en sorte de s'exprimer sans être compris : il refuse involontairement à son interlocuteur les repères dont on l'a privé, il évite les répétitions et brèves synthèses qui serviraient de jalons à la compréhension de ses discours : « la faille se situe dans leur manque de redondance et de prédictibilité » (Bernoussi Amal & Haouzir Sadeq, 2007 p.87). Et comme il est submergé par son Inconscient, ce qu'il dit met en évidence son ambivalence, notamment sous forme de paradoxes. Mais de même que le clivage défensif, l'ambivalence n'est pas réservée aux schizophrènes : elle caractérise le psychisme et se reflète dans la langue, bien que ce fait soit mieux occulté habituellement. Le *ne* discordantiel en est un exemple flagrant.

Victor Henry (1896 ; 1988 p.77) interprète le *ne* discordantiel de *il est plus grand que je ne croyais* comme la quasi simultanité de deux pensées : *il est plus grand que je croyais* et *je ne le croyais pas aussi grand*. Elles seraient énoncées en une seule par « contamination syntactique », phénomène d'ordre inconscient et mécanique. Cela a donc à voir avec l'ellipse, avec les sens opposés des mots primitifs comme *sacer* (« sacré » et « maudit ») et les mots

d'abord utilisés par l'enfant selon Victor Henry : « bi » pour « habiller » ou « déshabiller » la poupée (p.53).

Le *ne* discordantiel isole une particule négative et fait fusionner deux phrases. Il permet de pratiquer simultanément la fusion et la séparation transposées dans le domaine linguistique. En quelque sorte, il dénoue le problème de fusion *vs* séparation qui se résout mal dans la relation duelle du schizophrène et de sa mère, mais ne se résout jamais parfaitement bien ni sans douleur dans une relation normale (Hermann, 1943). Dans l'alternative de Culioli entre identification et domaine extérieur ou altérité, le schizophrène – n'ayant pu s'identifier à sa mère ni par conséquent procéder à sa propre identification – va bifurquer vers le rejet de lui-même dans le domaine extérieur, vers l'altérité, si bien qu'il se sent étranger à lui-même, avec tous les problèmes existentiels que cela entraîne. Son négativisme est lié à ce phénomène.

Enfin, il est très probable que l'angoisse de mort trop précoce joue un grand rôle dans le négativisme du schizophrène. Geza Roheim cite (1969, p. 141-142) Hadju-Gimes (1940) qui montre l'importance de la privation prolongée de nourriture dans quelques cas de schizophrénie. Cela conduit à nier la réalité trop frustrante. Lacan s'exprime en ces termes : « Ainsi la mort nous apporte la question de savoir si c'est elle qui y introduit la négation. Car la négativité du discours, en tant qu'elle fait être ce qui n'est pas, nous renvoie à la question de savoir ce que le non-être, qui se manifeste dans l'ordre symbolique, doit à la réalité de la mort. » (1966, p. 379)

Contrairement au phénomène de prétérition qui constitue une « manœuvre stylistique » (Ducrot, 1972 p.16), le *ne* discordantiel est susceptible de révéler le locuteur : il s'agit d'une « manifestation involontaire » (p.14). C'est pourquoi elle est intéressante à étudier du point de vue psychanalytique. La négation est « un inverseur » selon les termes de Culioli (p. 100), ce qui est à rapprocher du destin des pulsions selon Freud (1915 ; 1968 p.25). L'énergie libidinale véhiculée par la langue évolue selon quatre destins. Le premier, celui de « renversement en son contraire », correspond dans le domaine syntaxique à la négation, qui permet de passer de la passivité à l'activité, du respect de la norme imposé par le Surmoi à la révolte : la négation participe à l'affirmation de soi.

Quant au *ne* discordantiel, il pourrait constituer une tentative discrète de concilier le Surmoi et la révolte. L'Inconscient « s'avance masqué », selon l'expression de Freud, et le *ne* discordantiel lui fournit un monosyllabe qui permet d'exprimer le désir ou la révolte à l'insu du locuteur et de l'interlocuteur. Le *ne* discordantiel constitue un nœud de capiton, pour reprendre la formule lacanienne du « point de capiton », que Michel Arrivé qualifie de « métaphore matelassière » : il s'agit des lieux du discours où l'Inconscient affleure.

Conclusion

Finalement, l'analyse du *ne* discordantiel met en évidence le reflet dans la langue de notre ambivalence psychique, qui se manifeste en l'occurrence par la

coprésence de désirs opposés. Habituellement, il s'agit seulement de la coprésence de sens opposés. Carl Abel, dans son article sur « les sens opposés des mots primitifs » de 1884, reproduit par Freud (1933), remarquait la fréquence de mots d'Égyptien ancien comportant des sens opposés, tels que *ken* qui signifie « fort » ou « faible ». Freud y voyait la même contraction de deux opposés que dans le rêve, donc le reflet de l'ambivalence. Celle-ci s'infiltré aussi bien dans la syntaxe que dans le lexique, avec une prédilection pour le *ne* discordantiel, qui ne se contente pas de refléter l'ambivalence par la coprésence de sens opposés, mais inscrit dans le discours celle de désirs opposés : c'est un nœud de capiton particulièrement efficace.

Bibliographie

- Arrivé Michel, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient* (1994; 2005, Ed. Lambert-Lucas, Limoges, 266 p)
- Arrivé Michel, *Le Linguiste et l'Inconscient* (2008, PUF, Paris, 190 p)
- Bernoussi Amal et Haouzir Sadeq, *Les Schizophrénies* (2005 ; 2007 éd. Armand Colin, Paris, 122 p)
- Culioli Antoine, *Pour une linguistique de l'énonciation*, t.I (1990, Ophrys, Paris, 225 p.)
- Damourette et Pichon, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française* (1930 t. I & 1943 t. VI, d'Artrey)
- Ducrot Oswald, *Dire et ne pas dire* (1972, Ed Hermann, Paris, 284p)
- Ducrot Oswald, *Le Dire et le dit* (1984, Ed. de Minuit, Paris, 240 p.)
- Ferenczi Sandor, *Journal clinique* (janvier-octobre 1932 ; éd. Payot 1985)
- Franckel Jean-Jacques, *Les Figures du sujet* (1990, Ophrys, Paris, 238p.)
- Freud Anna, *Le Moi et les mécanismes de défense* (1936 ; 2001, PUF, Paris, 166 p.)
- Freud Sigmund, *Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895; 1996, PUF, 432p.)
- Freud Sigmund, « Des sens opposés dans les mots primitifs » (1910 ; 1933 in *Essais de psychanalyse appliquée*, Gallimard, Paris)
- Freud Sigmund, 1915, « Pulsions et destins des pulsions », in *Métopsychoologie* (1968, Gallimard, Paris, 189 p)
- Freud Sigmund, 1920, « Au-delà du principe de plaisir » (in 2001, *Essais de psychanalyse*)
- Freud Sigmund, « Die Verneinung », « La Dénégation », 1925, in *Résultats, idées, problèmes* t.I (1998, PUF, Paris, 272 p)
- Freud Sigmund, *L'Inquiétante étrangeté et autres essais* (1933 ; 1985, Ed. Gallimard, Paris, 342p)
- Hadju-Gimes, "Contributions to the Etiology of Schizophrenia" (1940, in *Psychoanalytic Review*) cité par Roheim, 1969.
- Henry Victor, *Antinomies linguistiques* (1896 ; 1988, Didier Erudition, Paris, 80 p)

- Hermann Imre, *L'Instinct filial* (1943, Budapest ; 1972, Denoël, Paris, 445p)
- Lacan Jacques, *Écrits* (1966, Seuil, Paris, 924p)
- Lacan Jacques, *Séminaire III* (1981, Seuil, Paris, 366p)
- Lacan Jacques, *Séminaire VII* (1986, Seuil, Paris, 382p)
- Minkowski Eugène, *La Schizophrénie* (1927; 2002, Ed. Payot & Rivages, Paris, 286 p)
- Roheim Geza, *Magie et schizophrénie* (1969 ; 1986, éd. anthropos, 322 p)
- Spitz René A., *Le Non et le Oui* (1957 *No and Yes* ; 1962, PUF, Paris, 132 p.)
- Vazquez-Molina Jesus, « La négation des comparatives » (2006, *Langages* 162, Ed. Colin, Paris, p. 46-60)